

Vestnik RGGU. Fascicule 1 : Kentavristika: Opyt sočetanija nesočetaemogo [La centauristique : expérience de conjonction du disjonctif]. Sous la direction de D. Danin et D. Xubova (Moscou : Rossijskij gosudarstvennyj gumanitarnyj universitet [Université des sciences humaines de l'État de Russie], 1996. 388 p.)

Vestnik RGGU. Fascicule 3 : Nauki o prirode i nauki o duxe: predmet i metod na rubeže XXI veka [Les sciences de la nature et les sciences de l'esprit: objet et méthode à la frontière du XXIe siècle]. Sous la direction de Jurij N. Afanas'ev (Moscou: Rossijskij gosudarstvennyj gumanitarnyj universitet, 1996. 204 p.)

Tristan Landry

Volume 21, numéro 2, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1087813ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1087813ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)

1708-0401 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Landry, T. (1999). Compte rendu de [*Vestnik RGGU. Fascicule 1 : Kentavristika: Opyt sočetanija nesočetaemogo [La centauristique : expérience de conjonction du disjonctif].* Sous la direction de D. Danin et D. Xubova (Moscou : Rossijskij gosudarstvennyj gumanitarnyj universitet [Université des sciences humaines de l'État de Russie], 1996. 388 p.) / *Vestnik RGGU. Fascicule 3 : Nauki o prirode i nauki o duxe: predmet i metod na rubeže XXI veka [Les sciences de la nature et les sciences de l'esprit: objet et méthode à la frontière du XXIe siècle].* Sous la direction de Jurij N. Afanas'ev (Moscou: Rossijskij gosudarstvennyj gumanitarnyj universitet, 1996. 204 p.)]. *Ethnologies*, 21(2), 191–197. <https://doi.org/10.7202/1087813ar>

Tous droits réservés © Ethnologies, Université Laval, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

éru
dit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

COMPTES RENDUS / BOOK REVIEWS

Vestnik RGGU. Fascicule 1 : Kentavristika: Opyt sočetaenija nesočetaemogo [La centauristique : expérience de conjonction du disjonctif]. Sous la direction de D. Danin et D. Xubova (Moscou : Rossijskij gosudarstvennyj gumanitarnyj universitet [Université des sciences humaines de l'État de Russie], 1996. 388 p.)

Vestnik RGGU. Fascicule 3 : Nauki o prirode i nauki o duše: predmet i metod na rubeže XXI veka [Les sciences de la nature et les sciences de l'esprit: objet et méthode à la frontière du XXI^e siècle]. Sous la direction de Jurij N. Afanas'ev (Moscou: Rossijskij gosudarstvennyj gumanitarnyj universitet, 1996. 204 p.)

En 1996, les Presses de l'Université des sciences humaines de l'État de Russie à Moscou (ci-après RGGU, selon l'abréviation russe de *Rossijskij Gosudarstvennyj Gumanitarnyj Universitet*) faisaient paraître deux fascicules sous le titre *Vestnik* [le messager]. Ces fascicules sont des plus instructifs pour qui s'intéresse aux problématiques et aux méthodologies de recherche qui ont présentement cours en Russie. Le lecteur constatera que, si celles-ci sont souvent au diapason de la recherche européenne et nord-américaine en sciences humaines, elles en diffèrent également à l'occasion, témoignant d'une expérience particulière, celle du postsocialisme.

Sciences de la nature et sciences de l'esprit

Le fascicule 3 de *Vestnik* regroupe les actes d'un colloque qui s'est tenu en 1994 à RGGU et qui avait pour titre *Les sciences de la nature et les sciences de l'esprit : objet et méthode à la frontière du XXI^e siècle*. Le premier des articles de ce collectif, qui en constitue visiblement l'introduction, est signé par le recteur de RGGU, Jurij N. Afanas'ev. Ce dernier propose d'emblée une réflexion sur les modes possibles de rapprochement et de complémentarité entre les sciences naturelles et les sciences humaines, une réflexion qui s'impose à l'heure actuelle, particulièrement en Russie. Afanas'ev rappelle aux lecteurs que l'unité des sciences naturelles et humaines ne posait pas de problème au sein du

matérialisme historique : ces deux secteurs avaient pour même objet d'étude des lois, naturelles pour les uns, sociales pour les autres. La chute du système soviétique et la faillite concomitante du marxisme-léninisme a laissé place, en Russie, à une interrogation profonde sur le sens des sciences humaines : quelle est leur tâche si ce n'est de décrypter les lois du développement historique ? et quelles relations peuvent-elles dorénavant entretenir avec les sciences naturelles ?

L'un des auteurs résume ainsi la réponse qu'apporte le présent collectif à ces questions : l'unité méthodologique des sciences naturelles et humaines, « c'est une ligne stratégique, et leur séparation [...], c'est une isolation artificielle de deux sphères de la connaissance, [isolation] qui conduit seulement à un provincialisme de l'esprit » (p. 120). Quant à la démonstration, elle s'articule sur plusieurs plans, dont le premier est d'ordre étymologique. S. D. Serebrjanyj (RGGU), dans « Vers une histoire du composé verbal russe "sciences humaines" et de ses analogues », montre à quel point les mots russes « *gumanitarnye nauki* » ont été investis de sens différents selon qu'ils servaient d'équivalence aux formes françaises « sciences humaines » ou « sciences sociales », voire « sciences de l'Homme » ; anglaise « *[the] arts* » ; ou allemande « *Geisteswissenschaften* ». Or chacune des formes française, anglaise ou allemande est porteuse d'une tradition intellectuelle spécifique et d'une conception inhérente du rapport des humanités à la science qui a une grande portée sur la vie sociale en général, d'où la conclusion de Serebrjanyj : « Il revient à nous [les Russes] de dire quel sens nous conserverons et lequel nous ajouterons à ces mots — et quel sens nous donnerons [de ce fait] à notre vie » (p. 33). C'est précisément ce à quoi s'appliquent les auteurs des articles suivants.

N. I. Basovskaja (RGGU), dans son article « Le facteur géo-naturel dans l'histoire », en plus de faire l'historique du problème de la compréhension, depuis Montesquieu, de l'homme dans son milieu naturel, montre les parallèles possibles entre la réflexion braudélienne et celle de penseurs russes survenue beaucoup plus tôt, au XIX^e siècle. Si cette dernière n'avait été interrompue par l'historiographie soviétique, elle aurait sans doute mené à une conception assez proche de celle de la géo-histoire, où une grande attention est dévouée à l'étude du contexte naturel dans lequel s'inscrit l'activité humaine. C'est là une étude qui appelle, de par la nature même de son objet, une approche pluridisciplinaire où sciences sociales et naturelles se complètent l'une l'autre.

E. S. Kul'pin, dans « L'histoire socionaturelle et les recherches socionaturelles », retrace la naissance d'une nouvelle discipline à la jonction des sciences humaines et naturelles : l'histoire socionaturelle [*socioestestvennaja*

istorija]. Cette discipline est née dans le courant des années 1970 et 1980, à l'Institut du mouvement ouvrier international de l'Académie des sciences de l'URSS, principalement en réponse à l'incapacité des orientalistes soviétiques à expliquer de nombreux processus et phénomènes dans des pays comme la Chine, la Mongolie, la Corée ou encore en Asie du Sud-Est par les méthodes traditionnelles des sciences humaines. La méthode de l'histoire socationnelle ne semble malheureusement pas encore bien définie et, malgré le programme d'activités de recherche et de diffusion des résultats livré par l'auteur en guise de conclusion, cette nouvelle discipline demeure, de toutes évidences, encore largement... programmatique. Kul'pin écrit cependant ceci, qui nous permet au moins de nous faire une petite idée de ce dont il s'agit : « Si, en accord avec la conviction des naturalistes [*estestvenniki*], le grand succès de la méthode scientifique consiste en ceci, qu'un simple et banal phénomène peut devenir une clé dans la compréhension des secrets de la nature, alors nous sommes convaincus que les processus, phénomènes et événements dans la vie de la nature peuvent, dans une mesure sans pareille, éclairer les secrets du développement social » (p. 44).

La problématique de l'histoire socationnelle est précisée par E. V. Girusov, dans une contribution intitulée « Le problème des lois socationnelles dans la science et la pratique ». L'auteur y explique, entre autres, que si les lois sociales diffèrent des lois naturelles par le fait que dans la société les gens agissent en étant mus par leur conscience, il n'en demeure pas moins que « les lois du développement social sont aussi objectives que celles de la nature, c'est-à-dire que, en fin de compte, elles ne dépendent pas de la conscience et de la volonté des gens, qui doivent conformer leurs actions et pensées avec [les] exigences [posées par ces lois] » (p. 55). L'idée de Girusov — qui n'est pas sans évoquer celles des positivistes russes du début du siècle — est en fait que l'activité humaine et sociale n'est qu'un moyen d'existence conditionné par le milieu naturel dans lequel elle s'inscrit (voir Gusev 1995). Le lecteur sera sans doute surpris par cette résurgence du concept de lois en sciences sociales. Mais, comme le faisait remarquer en 1994 Ju. N. Davydov, les concepts de « progrès historique » et de « lois historiques » font encore partie de l'outillage mental de bien des chercheurs en Russie (Davydov 1994 : 56). Heureusement, d'autres articles cherchent à articuler la complémentarité des sciences naturelles et sociales dans des perspectives moins controversées sur le plan épistémologique¹.

1. Les tentatives de Girusov et Kul'pin d'effectuer un rapprochement entre sciences naturelles et sciences humaines sur le plan de leur commune nature nomothétique

L'article de S. I. Sotnikova (RGGU), « L'idée de co-évolution de la société et de la nature dans la muséologie contemporaine et la construction des musées », est, à cet égard, des plus pertinents. L'auteur développe sur la nécessité, pour les muséologues, d'incorporer la nature dans la compréhension du patrimoine, « comme le fond ou le milieu dans lequel se sont formés les monuments historiques et culturels » (p. 69), une tâche dont l'accomplissement passe nécessairement par une rencontre des sciences naturelles et sociales, voire mieux : une rencontre que l'on situe « sur la ligne de l'humanisation des sciences naturelles (ou des sciences de la Terre) et de l'écologisation [*ekologizacija*] des sciences humaines » (p. 66).

Moins remarquable est la tentative de N. I. Kuznecova, dans « L'esprit de la science dans les sciences de l'esprit », d'asseoir, comme Popper l'a fait, l'unité méthodologique des sciences naturelles et sociales sur l'universalité de la raison. Car, comme le fait remarquer avec justesse S. N. Byčkov (RGGU) dans son article « La méthode hypothéticodéductive et le savoir des sciences humaines », texte qui suit immédiatement celui de Kuznecova, l'universalité que l'on attribue à certaines opérations logiques, telle que la déduction, est douteuse : ces opérations sont en fait des produits culturels et historiques qui se sont disséminés, depuis la Grèce antique, dans certaines cultures mais qui n'en ont pas atteint d'autres.

Plus convainquant est l'article de B. A. Starostin (RGGU), qui propose comme maillon essentiel entre les sciences de la nature et les sciences de l'esprit un aspect commun aux sciences en général, celui d'être les productrices de systèmes de valeurs, ainsi que leur commune dérivation d'une matrice axiologique qui aurait fort à faire avec le « sens commun ». D. A. Pospelov arrive à des conclusions semblables à la fin de son survol historique des problèmes qui se sont posés sur le chemin des chercheurs travaillant à concevoir une intelligence artificielle et des solutions apportées par ceux-ci, notamment l'introduction d'une composante « sens commun » permettant à l'ordinateur de trancher entre plusieurs décisions *rationnellement* équivalentes, mais dont les issues sont différentes sur le plan éthique.

font un contraste frappant avec la position d'un Bruno Latour, selon lequel les sciences humaines devraient se chercher des objets d'étude semblables à ceux des sciences « dures », c'est-à-dire des objets récalcitrants, « capables justement, comme les objets des sciences exactes, de refuser les exigences du chercheur et de lui imposer de nouvelles obligations. » (Latour 1997 : 88 ; voir également Stengers 1996).

La nature du rapprochement suggéré par les articles² contenus dans ce fascicule entre sciences naturelles et sciences de l'esprit s'inscrit dans une tentative de rapprochement plus grande encore entre différents domaines du savoir traditionnellement opposés entre eux et isolés les uns des autres. Ce rapprochement a même un nom, la centauristique, et prétend au titre de nouvelle discipline comme nous l'apprend le prochain fascicule.

Vous avez dit « centauristique » ?

Le fascicule 1 de *Vestnik* s'intitule *La centauristique : expérience de conjonction du disjonctif*. Il est introduit par Jurij N. Afanas'ev, dans un court article qui n'est en fait que le texte d'un entretien entre le recteur et D. Danin et D. Xubova, directeurs du fascicule. Ces derniers sont également des collaborateurs actifs au Laboratoire d'histoire orale de RGGU. Afanas'ev inscrit la naissance de la centauristique [*kentavristika*] dans le courant général de la décolonisation scientifique et culturelle, en Occident, et de la réévaluation inhérente des savoirs traditionnels et oraux, ce qui trouve son pendant, en Russie, dans la *perestrojka*, la déconstruction de l'impérialisme scientifique soviétique, et le recours à la mémoire, comme parole refoulée, pour remplir les pages de l'histoire que l'historiographie marxiste-léniniste a laissées blanches. Enjambant les frontières et transgressant les hiérarchies, la centauristique veut tenter, comme l'indique assez bien le symbole même du centaure, l'union des savoirs savant et populaire, de l'écrit et de l'oral, du sens commun et de la logique scientifique, etc.

Il ne convient pas de résumer chacun des articles, qui sont plus nombreux que ceux du fascicule 3 et dont les propos sont non seulement beaucoup plus abstraits, mais diffèrent encore davantage les uns des autres. Il suffira de dire que tous ces articles développent cette même idée, selon laquelle la centauristique signifie le principe de complémentarité, c'est-à-dire la nécessité

-
2. N'ont pas trouvé place dans ce compte-rendu les articles de V. V. Kaliničenko (RGGU), « Existe-t-il un fondement ontologique à la séparation des sciences de la nature et des sciences de l'esprit ? » et de V. I. Strelkov (RGGU), « Philosophie et destin du dilemme "sciences de la nature/sciences de l'esprit" dans les derniers travaux de M. Merleau-Ponty », que nous considérons plutôt comme étant d'intérêt « philosophique ». Nous avons de même négligé la recension de l'article de G. I. Zvereva (RGGU), « Ontologie de la nouvelle histoire intellectuelle », qui n'aurait rien apporté de sensiblement nouveau sur le sujet aux lecteurs d'*Ethnologies*. Nous avons, enfin, négligé le compte rendu de l'article de Frithjof Rodi, « L'herméneutique traditionnelle et philosophique », qui n'est en fait que la traduction russe d'un chapitre extrait de son livre *Erkenntnis des Erkantten: zur Hermeneutik 19. und 20* (1990 : 89-101).

d'être perméable à la différence, ce qu'illustre à elle seule l'origine diverse des auteurs qui sont tantôt des académiciens ou des scientifiques, tantôt des artistes ou des écrivains.

En conclusion, ces deux fascicules offrent une perspective unique — ne serait-ce qu'en raison de la rareté des ouvrages scientifiques publiés en Russie — sur la recherche actuelle à l'Université des sciences humaines de l'État de Russie à Moscou, en particulier, et chez nos collègues russes, en général. Se donne donc à voir une recherche qui se donne à penser comme moins distante qu'on aurait pu l'imaginer de nos propres repères épistémologiques, faisant même écho à des positions que nous avons souvent du mal à adopter chez nous tant elles nous semblent nouvelles. Mais la hardiesse des sciences humaines russes leur vient peut-être du fait qu'elles ont recouvré depuis peu leur liberté.

Signalons enfin l'excellente présentation matérielle des deux fascicules, tant du point de vue de la mise en page et de la typographie, que de la qualité des nombreuses illustrations qu'ils contiennent. Ces dernières sont, dans le cas du fascicule 1, des reproductions d'une série d'œuvres gravitant autour du thème du centaure par l'artiste Ernst Neizvestnyj — qui a eu l'occasion d'exposer au Musée Pouchkine à l'automne 1996 — et, dans le cas du fascicule 3, celles de dessins de Pablo Picasso qui, dans un ouvrage portant sur les sciences naturelles et humaines, suggèrent déjà une certaine connivence entre la logique scientifique et l'esthétique.

Références

- Davydov, Ju. N., 1994, « Osobennosti metodologičeskogo krizisa v istoričeskoj nauke » [Particularités de la crise méthodologique dans la science historique], « Aktual'nye problemy teorii istorii: materialy "kruglogo stola" (12 janvarja 1994 g.) » [Problèmes actuels de la théorie de l'histoire : matériel d'une « table ronde » (12 janvier 1994)], *Voprosy istorii* [Questions de l'histoire], 6 : 56.
- Gusev, S. S. (dir.), 1995, *Russkij pozitivizm* [Le positivisme russe]. Saint-Pétersbourg, Nauka.
- Latour, Bruno, 1997, « Des sujets récalcitrants. Comment les sciences humaines peuvent-elles devenir enfin "dures" ? », *La Recherche*, septembre, 301 : 88.
- Rodi, Frithjof, 1990, *Erkenntnis des Erkannten: zur Hermeneutik 19. und 20. Jahrhunderts*. Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag.

Stengers, Isabelle, 1996, *Cosmopolitiques*. Paris, La découverte et Les empêcheurs de penser en rond.

Tristan Landry
CÉLAT, Université Laval
Québec, Québec

Astérix. Un mythe et ses figures. Revue *Ethnologie française* (publiée avec le concours du Centre national de la recherche scientifique et de la Direction des musées de France. Textes rassemblés par Henriette Touillier-Feyrabend et Frédéric Maguet, 1998, n° 3, ISSN: 0046-2616.)

De novembre 1996 à avril 1997, le Musée national des arts et traditions populaires accueille une exposition intitulée « Ils sont fous d'Astérix ». Cette exposition, qui fut par la suite présentée à Montréal et à Angoulême, opérait un rapprochement saisissant entre des documents et des artefacts issus des « vrais » Gaulois et les aventures burlesques du personnage créé par René Goscinny et Albert Uderzo. Dans sa version parisienne, l'exposition accueillit les Journées d'étude de la Société française d'ethnologie. Le présent numéro d'*Ethnologie française* ne constitue pas, à proprement parler, un recueil des actes de ces Journées, mais plutôt une mise en forme postérieure, enrichie des discussions qui y ont été tenues.

Le premier article « Astérix, un objet d'étude légitime ? » (Henriette Touillier-Feyrabend et Frédéric Maguet), sert d'introduction générale à ce dossier thématique. Il présente les articles et la problématique générale qui les relie (le caractère hybride de l'univers d'*Astérix*, mêlant décor antique et stéréotypes contemporains), tout en justifiant le choix d'*Astérix* comme objet d'étude. Le plan adopté pour le dossier (le même que pour les Journées) examine successivement quatre thèmes de réflexion : la substance du contenu, la forme du contenu, la forme de l'expression et la substance de l'expression.

La substance du contenu, c'est-à-dire les références historico-mythiques qui servent de toile de fond au récit astérixien, est traitée dans trois articles, soit « Le mythe gaulois » (Maurice Agulhon), « Pourquoi ces menhirs ? » (Catherine Bertho-Lavenir) et « Gaulomania » (André Thill). Les deux premiers textes traitent respectivement du mythe gaulois et du mythe celtique. Les deux